

Paix: A propos de l'histoire difficile d'un mot-clé culturel

L'idée de la paix est aussi ancienne que le savoir des êtres humains en matière de sociétés. On comprend peut-être facilement que la question de l'endiguement et de la canalisation de la violence soit d'une importance extrême partout là où les communautés humaines dépassent l'envergure de micro-associations, mais dans la même mesure, la gamme d'interprétation de ce que l'on nomme « paix » aujourd'hui peut varier.

La paix synonyme de la nature

Le concept énergétique de la paix des communautés archaïques s'est toujours inspiré d'un lien ferme avec la nature vécue comme la « mère éternelle » et vénérée comme telle. Dans une telle phase, les êtres humains perçoivent la « mère nature » comme nourricière et comme paix. C'est pourquoi dans ces civilisations, les déesses de la paix et de la fécondité sont identiques.

La croissance des sociétés, la formation de structures complexes et la différenciation entre l'horticulture et l'agriculture ont conduit à une revalorisation du pendant masculin des déesses féminines de la fécondité et de la paix. Les cultes de paix et de fécondité autour des dieux (mâles) découlent presque toujours de l'élevage. Ils apparaissent à la jonction des phases magique et mythique, c'est-à-dire lorsque des associations désormais plus importantes commencent à se définir par le biais de dieux abstraits et de systèmes de pouvoir plus complexes.

Les peuples guerriers indo-européens ont contribué à élaborer des conceptions tout à fait différentes dans le patrimoine culturel hellénique européen. Pour eux, la guerre était la condition sociologique naturelle. A partir de cette conscience, ils ont développé une éthique très hautement morale de la guerre, considérant que toute interruption – nommée EIRENE – était indésirable ou plutôt une pause inévitable d'une activité plus noble. Ce n'est qu'à partir du cinquième siècle avant notre ère que des auteurs grecs comme Platon, Aristophane ou Hérodote considèrent la paix comme une valeur de plein droit. Avec la formation des *polis* grecs, l'idée de la paix apparaît à la lumière juridico-institutionnelle.

La paix contractuelle

Cette idée est reçue et reprise par la Rome impériale. Sous l'empereur Auguste, Pax, l'ancienne déesse de la fécondité, est vénérée en même temps que Victoria, déesse de la paix, comme la paix victorieuse, tandis que Mars, l'ancien conjoint de Pax, est réinterprété pour devenir le dieu de la guerre dans le sens d'Arès, le Grec. Cette transition de la conception magique vers la conception mythique qui va de pair avec l'institutionnalisation étatique, ne sera parfaite qu'après la réinterprétation du concept de la paix.

Les trois grandes religions de la Méditerranée sont affectées par ce processus. Dans le judaïsme et le christianisme, le terme « shalom » (salam) désigne à l'origine Dieu, il y a donc un dieu qui s'appelle paix, et ce dieu EST la paix. Avec l'institutionnalisation de l'église, ce dieu devient peu à peu un dieu créateur qui DONNE la paix, mais ce don est lié à certaines conditions, qui sont interprétées par les représentants terrestres de Dieu.

On peut observer le même processus légèrement décalé, dans l'Islam, mais il ne agit pas d'un phénomène purement méditerranéen. En Chine aussi, une moralisation rigide de l'ancien concept pacifique, énergétique, prend place avec le confucianisme. Dans l'hindouisme, ce sont les interprétations brahmaniques des normes religieuses qui caractérisent un processus similaire. Dans le bouddhisme, les phénomènes se traduisent par la naissance des écoles diverses de mahayana et du zen ; même dans le tantra, chamanique et rebelle, d'articulation hindou, bouddhiste et taïste, on peut observer ces réflexes d'institutionnalisation. Ceci vaut également pour l'Amérique où le sacerdoce politiquement institutionnalisé a pris la relève du chamanisme d'orientation énergétique et a donné naissance aux grandes civilisations célèbres des Mayas, Aztèques, Incas et Chibchas, qui, elles, ont fait implosion, sont devenues victimes d'invasions européennes. En Afrique, par contre, de nombreuses représentations du monde ou de la paix basées sur l'énergie se maintiennent au-delà des formations d'états et malgré les invasions arabes ou européennes. Elles y survivent, dotées d'un pouvoir social énorme, juste au-dessous d'une surface d'institutionnalisation étatique ou religieuse, d'ailleurs ratée dans la plupart des cas, d'orientation islamique ou chrétienne.

Il appartient aux philosophes des Lumières de s'attaquer aux concepts pré-nationaux de la paix et de la société sur un plan rationnel. Parfois, ils ont réussi à définir une nomenclature officielle pour des concepts périmés. Thomas Hobbes par exemple, l'un des maîtres à penser les plus importants des ordres pacifiques modernes, se retrouve pour l'essentiel dans le concept d'une paix négative qui se contente de l'absence de violence physique, et se recoupe donc avec celui de l'EIRENE grec. La revalorisation de la paix et sa transformation en une valeur négociable, éthique, dans le sens de la pax romana, se traduit par le fameux « Projet de paix éternelle » d'Immanuel Kant.

Les doctrines réalistes et idéalistes

De ces deux points de départ, on a développé ensuite les doctrines « réalistes » et idéalistes » de la discipline scientifique des « relations internationales ». Cette discipline doit son existence au trauma de la première guerre mondiale. Dans le cadre des négociations de paix, les délégations ont convenu de fonder des centres de recherche des systèmes internationaux, afin d'éviter à l'avenir des catastrophes de ce genre. Il n'est point surprenant que ni l'une ni l'autre approche n'aient réussi à empêcher le désastre consécutif : la seconde guerre mondiale. Car elles étaient dérivées des concepts institutionnels et moraux qui avaient conduit à la formation du capitalisme, mondialisé entre-temps, avec les structures violentes qui lui sont inhérentes. A l'époque, les idées du marxisme, critiques à ce propos, ont été réfutées pour des raisons d'idéologie, comme non scientifiques. Ce n'est que longtemps après la seconde guerre mondiale que les deux concepts ont été intégrés dans le

débat scientifique également en dehors des pays dominés par l'Union soviétique et par le réalisme socialiste.

Dans le contexte européen, c'est surtout le Norvégien Johan Galtung qui a marqué le début d'un nouveau débat. Dès 1958, cet objecteur de conscience avait fondé son premier institut de recherche sur la paix, le PRIO, par lequel il se démarquait des approches des « relations internationales ». Il a fait une percée décisive en 1972 en introduisant le concept de la violence structurelle, qui devenait un terme irrésistible dans le débat sur la guerre et la paix. Par ce terme post-marxiste, il a carrément réfuté l'idée « réaliste » d'une paix négative et même dépassé de loin les concepts idéalistes. Selon Galtung, il y a violence structurelle lorsque les structures politico-économiques empêchent des individus ou des groupes de réaliser leurs potentialités spirituelles ou somatiques. Il en dérive la revendication d'une paix positive et un changement profond des paradigmes dans la recherche de la paix.

Aller « au delà » la pensée du progrès

La tradition qui a critiqué depuis Jean-Jacques Rousseau l'euphorie liée à la pensée du progrès, chère aux Lumières, et est allée bien au-delà des aspects matériels, a été moins bien considérée. Les réserves concernaient surtout la définition de la « culture » en tant qu'ensemble d'actions humaines émancipatoires par rapport à un environnement perçu comme séparé, comme cela est constitutif du modernisme. Ce qui était important pour la recherche de la paix, c'était surtout la condition dans laquelle cette définition de la culture venait se superposer progressivement aux sociétés culturalisées autrement ; on a du mal à appeler cette condition « paix ». Ce souci a été exprimé clairement par la philosophie du post-modernisme à la fin du 20e siècle. Un débat passionné s'est alors déclaré : toutes les sociétés organisées selon les idées morales, éclairées, occidentales ne suivent-elles pas en vérité des concepts pré-modernes, pré-rationnels et donc périmés ? Ou bien y a-t-il au-delà du modernisme un plan d'organisation et de pensée trans-rationnel et spirituel, qui au lieu de réfuter la pensée moderne, va « au-delà » de celle-ci ? Cet « aller au-delà » serait triple et serait alors entendue non pas comme un dépassement, mais comme une sauvegarde, une neutralisation et une élévation de la pensée moderne.

Vingt ans après la définition de la violence structurelle, Galtung a complété sa définition en y ajoutant la notion de violence culturelle, et a défini la violence physique, structurelle et culturelle comme une unité avec différents aspects interdépendants. Selon lui, la violence culturelle serait le concept qui légitimerait la violence structurelle ou physique. Par ceci, Galtung étaye sa critique pacifiste de la pensée occidentale, capitaliste, du progrès et réclame la reconnaissance de l'équivalence de concepts alternatifs, trans-rationnels et énergétiques. Ce qui est décisif, c'est que le conflit ne soit alors plus le contraire amoral de la paix, mais un signe positif de l'énergie sociale, qui, elle, peut être produite en ayant recours à des moyens non-violents de transformation de problématiques. Les mots-clés de la politique internationale, tels que Conflict Prevention, Peace Building, Peace Keeping, voire Peace Enforcement n'ont alors plus de sens, mais ne font que conserver et bloquer l'énergie à priori positive, des conflits.

Les résultats des recherches interdisciplinaires viennent confirmer cette idée en apportant la preuve que les grandes lignes au moins des grandes religions et philosophies de la connaissance traditionnelle telles que l'hindouisme, le bouddhisme, le taïisme, les mystiques chrétiennes et islamiques et certaines traditions chamaniques ont bel et bien des racines pré-modernes et pré-rationnelles, mais que dans leur substance, elles reposent sur des intelligences et expériences trans-rationnelles d'individus excellents. C'est une position qui est rejetée avec ferveur par les doctrines traditionnelles du rationalisme, de l'idéalisme et du marxisme.

Les concepts moraux et énergétiques de la paix sont aujourd'hui reconnus comme équivalents. Leur portée est cependant limitée, et ils ne sont pas applicables sur un plan universel. Ils ne sont pas non plus interchangeables. Par ailleurs, la paix et le conflit sont toujours liés au contexte concret personnel, à l'ici et au maintenant. Ces contextes doivent être définis, analysés et reconnus au profit de la transformation des conflits en non-violence. Car ce n'est qu'en les reconnaissant, et en avançant l'équivalence des deux concepts de la paix que l'énergie inhérente au conflit sera « compensée » ou transformée – et finalement utile.

Wolfgang Dietrich

Directeur du programme Master of Arts en matière de paix, développement, sécurité et transformation internationale des conflits auprès à l'Université d'Innsbruck.